

convient de concevoir la référence en tant qu'un rapport entre un symbole du langage et quelque chose ayant son existence ontologique. S'il n'en était pas ainsi, argumente-t-il, l'ontologie deviendrait l'affaire de la linguistique. Même, en reconnaissant que le mot dénote, s'est-à-dire qu'il se réfère à quelque chose de réel, on n'est pas obligé d'accepter un engagement ontologique, c'est-à-dire l'affirmation que l'objet dénoté possède telles ou telles qualités, car un engagement ontologique ne peut être dérivé qu'à partir d'une théorie spéciale de la référence.

La troisième partie rassemble les articles qui traitent des problèmes de la philosophie du langage ordinaire. Roderick Chisholm („Les philosophes et le langage ordinaire“) et John Passmore („Les arguments contre l'absence de signification“) s'opposent dans leurs articles aux thèses de l'essai de Norman Malcolm („Moore et le langage ordinaire“), publié dans la première partie.

R. Chisholm arrive à démentir la thèse de Malcolm suivant laquelle le caractère paradoxal des propositions de la philosophie implique leur incorrection. Il distingue trois sortes d'emploi d'un mot: l'emploi correct (là où l'intention de l'expression [connotation] est en accord avec la connotation de la même expression dans le langage ordinaire), l'emploi incorrect (là où il y a un désaccord entre la connotation du mot et la connotation du même mot courante dans le langage ordinaire) et l'emploi erroné (là où l'usager a bien une idée juste de la connotation du mot, mais ne s'accorde pas avec le langage ordinaire en ce qui concerne la dénotation du mot en question).

John Passmore s'oppose à quelques arguments de Malcolm concernant l'emploi des expressions métaphoriques. Il démontre qu'en philosophie, la manière d'employer les expressions peut accuser de grandes divergences par rapport à l'usage ordinaire de celles-ci. C'est le cas par exemple du soi-disant emploi absolu de quelques adjectifs qui, à premier abord, semble contredire l'usage ordinaire, où le sens d'un adjectif est défini par le sens contraire d'un autre adjectif: *vert*: *non vert*, *chaud*: *froid*, etc.

La quatrième partie fournit de nombreuses réflexions sur les perspectives des recherches dans le domaine de la philosophie linguistique. Il vaut la peine de mentionner l'article de Max Black „Le langage et la réalité“ où l'auteur se demande s'il est possible d'aboutir, tout en partant de la grammaire des langues naturelles, à quelques conclusions d'ordre général. De telles conclusions pourraient constituer, pense M. Black, une grammaire universelle qui, à condition qu'on ait gardé une neutralité ontologique, pourrait apporter du nouveau dans la recherche de la réalité elle-même. Bien sûr, une telle grammaire serait éloignée des systèmes grammaticaux des langues naturelles qui contiennent beaucoup de catégories superflues. Mais le problème cardinal ne consisterait pas à éliminer les catégories superflues, mais à relever parmi les traits linguistiques ceux qui sont communs à tous les systèmes de langues connus et qui figureront donc à juste titre dans la grammaire universelle hypothétique.

Après avoir soumis à l'analyse la thèse de l'isomorphisme de L. Wittgenstein, la copule et le rapport entre le sujet et le prédicat de la phrase, Black en arrive à la conclusion qu'il est impossible de trouver une grammaire universelle. Le rapport entre le sujet et le prédicat, quoique indispensable dans l'analyse des langues indoeuropéennes, ne peut pas être transposé dans les langues polysynthétiques où il n'y a pas de distinction entre les noms et les autres parties du discours. Pourtant, les langues polysynthétiques ne sont pas moins aptes que les langues indoeuropéennes à réfléchir et à décrire la réalité. Le scepticisme de Black n'implique pas toutefois la négation des catégories traditionnelles telles que „qualité“, „relation“, „fonction“, „classe“, etc., mais seulement l'affirmation de leur caractère conventionnel. Il n'y a pas de systèmes vrais et de systèmes faux, il n'y a que des systèmes plus ou moins efficaces. Il n'y a pas par conséquent de voie qui mène de la langue à la métaphysique.

Vlasta Vrbková

Bengt Hasselrot: **Etude sur la vitalité de la formation diminutive française du XX^e siècle**, Uppsala 1972, 112 pp.

Dans son excellent ouvrage „Etude sur la formation diminutive dans les langues romanes“ (Uppsala 1957, 344 pp.) bien connue et très importante, M. Hasselrot définit le diminutif comme „un mot ou élément de formation qui convient à l'expression de la petitesse, éventuellement avec une nuance soit péjorative, soit caressante“ (p. 283) ce qu'il démontre à la base de nombreux dépouillements.

Dans le présent ouvrage, il s'est limité au domaine du français en examinant de près le matériel du XX^e siècle.

Avant de présenter la liste des diminutifs, il esquisse ses points de vue sur plusieurs questions concernant la formation diminutive en français (pp. 7—21). Il fait remarquer qu'en français certains suffixes sont en train de disparaître, d'autres au contraire, se développent. Depuis des

dizaines d'années, M. Hasselrot s'intéresse surtout au suffixe -et (-ette) et à sa variante combinatoire -ot (-otte). Il compte comme diminutif véritable chaque dérivé en -et (-ette) où „le suffixe confère une valeur connotative de petitesse au sens du mot de base, à la limite à un seul des nombreux sens de ce mot“. Avec ses collaborateurs, l'auteur a réussi à réunir des matériaux importants. Approximativement, on pourrait dire que son corpus, qui se compose de 1 500 000 000 mots, représente 0,15 % de tout ce qui a été imprimé en français de 1900—1970. Pour mener à bien son étude, il s'est documenté aussi dans le Larousse du XX^e siècle, dans la Grande Encyclopédie Larousse et dans le Trésor de la langue française. Il poursuit ses études du changement de genre et tente d'expliquer le désaccord en genre entre la base et le dérivé (dans l'ensemble de ses diminutifs véritables, il y a quatre fois plus de féminins que de masculins).

La partie la plus importante de l'ouvrage est sans doute la liste des diminutifs en -et(-ette) et en -ot(-otte) (pp. 22—81) classée par ordre alphabétique et subdivisée soigneusement en diminutifs véritables (substantifs-qui sont les plus nombreux — adjectifs et adverbes, verbes diminutifs et péjoratifs), diminutifs dérivés de noms propres, dénominateurs, déverbatifs et noms de marques déposées. Parmi les substantifs, on ne trouve pas les mots cigarette et andouillette (voir pp. 19, 20). Il cite les diminutifs véritables de fréquence différente à partir des plus communs comme p. ex. fillette, maisonnette, jardinet jusqu'aux mots de basse fréquence (pierrette, etc.). Parmi les diminutifs véritables figurent aussi les mots trouvés dans le langage de la publicité: affichette, comprimette, fichette, gainette, mesurette, etc. Mentionnons aussi les diminutifs qui, selon l'auteur, sont les plus dignes d'attention — cuisinette, cuisette, dignette, nymphette, placette, réformette et scénette. L'auteur constate que le suffixe -ette est très en vogue dans la publicité et la liste des marques déposées prouve son importance. Citons p. ex. fromage de chèvre Capricette, rideau-décor Gardisette, sirop de mandarine Mandarinette.

A cette liste, il ajoute encore les mots formés par les suffixes diminutifs autres que -et(-ette) et -ot(-otte) (pp. 82—86).

Le chapitre IV (pp. 87—90) est consacré aux aspects du mot petit et à son rôle décisif dans le domaine des diminutifs français. L'auteur compare la diminution analytique et synthétique dans les langues romanes.

Dans le chapitre V (pp. 91—92), un autre procédé de la diminution analytique est étudié — le mot bébé-baby.

Le chapitre VI (pp. 93—100) apporte une étude du préfixe mini-. Après avoir constaté l'étymologie du mot, M. Hasselrot cherche à préciser les différences morphologiques et sémantiques entre mini- et petit. L'auteur montre comment le succès du préfixe mini- a engendré la création des préfixes maxi-, midi- et micro-.

Le livre contient encore l'index analytique, l'index des mots et l'index des auteurs (pp. 107—112).

Les exemples cités sont analysés avec une précision minutieuse. L'étude de M. Hasselrot est synchronique, mais il ajoute chaque fois qu'il le juge nécessaire des remarques historiques en présentant son point de vue de l'historien de la langue. Concluons notre compte rendu en félicitant l'auteur et en le remerciant de cette étude généreusement mise aux services des lexicographes français.

Vlasta Hronová

Sborník statí o jazyce a překládání, Universita 17. listopadu, Praha, SPN, 1972

Le recueil présente les articles des membres de l'Institut de traduction et d'interprétation à l'Université du 17 novembre à Prague. Les auteurs y examinent non seulement les problèmes linguistiques, mais aussi les problèmes concernant le travail du traducteur et de l'interprète, car ces derniers problèmes sont le noyau de recherches faites à l'Institut.

Dans l'article „Významová intenzita afixů v anglickém odborném stylu“ („L'intensité sémantique des affixes dans l'anglais de spécialité“) K. Baroš examine les types des „pseudo-affixes“ ou „quasi-affixes“ qui, selon lui sont très proches l'un de l'autre. Et comme parfois les critères du classement dans les groupes se superposent, certains types pourraient être classés dans un groupe ou dans un autre, suivant le critère respectif. C'est pourquoi les groupes qu'il indique, représentent, souligne-t-il, plutôt des traits possibles des „quasi-affixes“ que leurs catégories nettement délimitées. Les „quasi-suffixes“ qu'on trouve dans l'anglais de spécialité sont une source de suffixes nouveaux utilisés pour créer de nouveaux termes techniques. L'auteur constate que certaines entreprises recherchent des dénominations qui attirent l'attention du public et donnent en même temps une information des produits en question. Quoique la plupart de ces expressions de la langue de spécialité ne fasse pas partie du lexique général, elles y pénètrent peu à peu, aussi bien les mots entiers que certains morphèmes. Ainsi, d'un côté, la langue de spécialité puise dans le lexique